

NUMERO 584

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



La substance jouissante (I)

par Miquel Bassols

Intervention de Miquel Bassols, président de l'AMP, au X^e congrès de Rio de Janeiro, le 28 avril 2016.

Jacques-Alain Miller, dans son travail décisif d'élaboration, a mis en exergue les points de référence fondamentaux du dernier enseignement de Lacan, afin de nous orienter dans les conséquences de cet enseignement.

Le « *parlêtre* », l'être du corps parlant, annonce sans aucun doute une nouvelle époque pour la pratique de la psychanalyse. C'est là ce qu'il avançait dans sa conférence de clôture du congrès de Paris en 2014 : « analyser le parlêtre, c'est ce que nous faisons déjà, [...] il nous reste à savoir le dire » (1). Il y a donc un savoir-faire, un savoir-faire avec cela, comme l'artiste sait faire avec son symptôme. Il nous faut maintenant un *savoir-dire*, un *savoir le faire savoir* d'une façon qui puisse être reçue par le monde contemporain.

Ainsi, J.-A. Miller a repris la référence au dualisme cartésien (2) d'une façon telle qu'il m'est immédiatement apparu qu'elle reformulait de façon radicale l'inconscient au XXI^e siècle et emportait des conséquences fondamentales pour la pratique analytique à partir de l'orientation lacanienne. Cette reformulation affecte en effet le statut même de l'inconscient, mais aussi les conditions de la science contemporaine et le monde *psy* en général.



Une reformulation radicale du dualisme cartésien

J.-A. Miller a commenté cette référence en diverses occurrences. Dans son cours « Choses de finesse en psychanalyse » (3), il pose à partir de Lacan une hypothèse, devenue désormais nécessaire, que nous pourrions appeler *l'hypothèse de la substance jouissante*. Supposer une substance jouissante chez l'être qui parle introduit une « modification de la substance pensante (*res cogitans*). Corrélativement, la substance jouissante est une modification conceptuelle de la substance étendue, qui réintroduit le corps, l'unité du corps vivant [...], il s'agit d'une substance corporelle, du corps vivant considéré comme substance et dont l'attribut principal serait la jouissance affectant ce corps. La jouissance serait une propriété et une affection du corps vivant ».

L'introduction de cette *res fruens* – si l'on m'autorise cette libre traduction en latin du terme « substance jouissante » –, qui fait la spécificité du « corps parlant », du parlêtre, est effectivement une reformulation radicale, une subversion de fait du dualisme cartésien. C'est la subversion incluse dans la formule lacanienne : *Je pense donc se jouit*. Et Lacan introduit cette variable à la fin de son enseignement, quand le « se jouit » vient à la place du « je pense ».

Nous sommes dès lors tenus de reformuler également le statut de l'inconscient freudien et sa relation au corps parlant.

Je me propose de suivre cette référence, cette reformulation de l'inconscient, dans une lecture pas à pas du deuxième chapitre du Séminaire *Encore* que J.-A. Miller a intitulé d'une dédicace de Jacques Lacan à son ami linguiste : « À Jakobson », à partir du point trois (3) où Lacan introduit le terme de « substance jouissante » que J.-A. Miller avait pointé dans les phrases d'exorde, ponctuations de chaque chapitre. C'est une expression qui a tout son poids. Elle mérite notre attention ainsi qu'un développement.

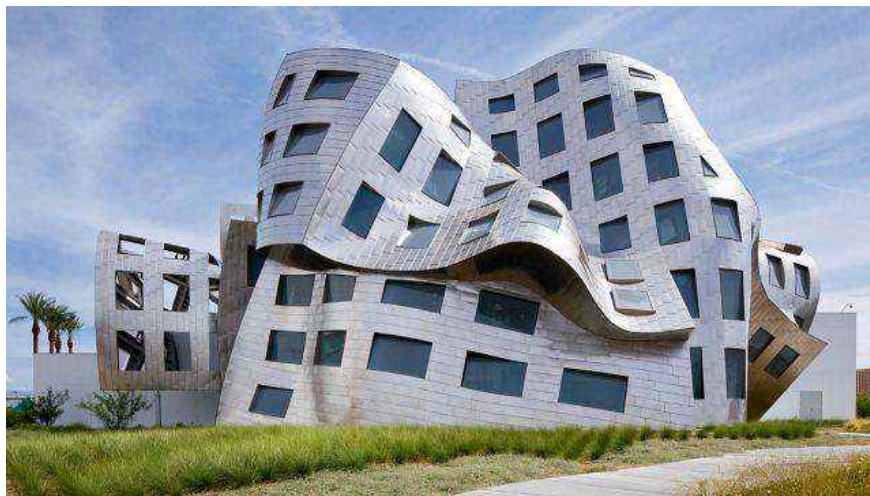
Voici le fil que suit Lacan : « Dès qu'on substantive, c'est pour supposer une substance, et les substances, mon Dieu, de nos jours, nous n'en avons pas à la pelle. Nous avons la substance pensante et la substance étendue. » (p. 24) Deux, pas plus. À partir de ces deux substances supposées, on peut suivre le mouvement de la science et celui de la pensée contemporaine, qu'il s'agisse de réduire l'une à l'autre – c'est l'entreprise du scientisme actuel vouée à l'échec – ou de soutenir leur relation, par une corrélation, qui n'en finit jamais de s'élucider pour la simple raison qu'elle n'existe pas, entre ladite « activité psychique » et ce qu'on nomme le « corrélat neuronal ». De fait, il n'y a pas de corrélation neuronale qui puisse, par exemple, rendre compte du fantasme de la conscience, ni non plus des diverses versions du fantasme de la relation sexuelle que les analystes entendent dans les cas de chaque patient.



La troisième substance

Les deux substances classiques se proposent cependant comme complémentaires. Le terme est de Lacan lui-même : la « fameuse substance étendue, complément de l'autre » (p. 25). L'une est complémentaire de l'autre dans une relation qui serait déjà tenue pour sûre, mais qui est le vrai mystère que Descartes introduit, pour le refermer immédiatement en ce moment inaugural de la science moderne. Ce mystère c'est l'inconscient, c'est le mystère du réel du corps qui parle, ce mystère qui fait retour avec Freud pour fonder le discours du psychanalyste.

Il semble que Lacan, à partir de l'axiome *Y a d'l'Un*, ait voulu ici introduire un troisième terme nécessaire pour aborder ce mystère, qui persiste et demeure comme une âme en peine, sans qu'il soit résolu. La « dimension substantielle », comme il continue à l'appeler, n'a pourtant pas d'autre substance que la *dit-mension* (mention du dit ou dit-mansion), n'a pas d'autre référent ni d'autre demeure que le langage lui-même, « la fonction du langage » qui veille sur elle.



Lacan continue ainsi : « D'abord la substance pensante, on peut quand même dire que nous l'avons sensiblement modifiée. Depuis ce *je pense* qui, à se supposer lui-même fonde l'existence, nous avons eu un pas à faire, qui est celui de l'inconscient. » (p. 25) En effet, la *res cogitans* a été modifiée par la psychanalyse, subvertie par l'inconscient freudien. Lacan formule expressément que « Le sujet n'est pas celui qui pense » (p. 25), contrairement à l'usage approximatif qui a pu être fait de la notion de sujet. Il y a un savoir sans sujet, c'est cela la découverte de l'inconscient. Le sujet est seulement celui que nous invitons dans le dispositif analytique à dire ce qui lui vient, même s'il s'agit de bêtises : « C'est avec ces bêtises que nous allons faire l'analyse, et que nous entrons dans le nouveau sujet qui est celui de l'inconscient », un sujet que nous ne convoquons que dans la mesure où « il veut bien ne plus penser » (p. 25). L'être qui parle le fait ainsi qu'une *res non cogitans*, une chose qui peut vouloir penser, et même se penser elle-même, mais qui en réalité ne pense pas, ne peut pas penser ce qu'elle dit. Impossible de penser et de dire à la fois – d'un côté, on le dit d'habitude en manière de plaisanterie, mais c'est parce que, de l'autre, on le pense sérieusement.

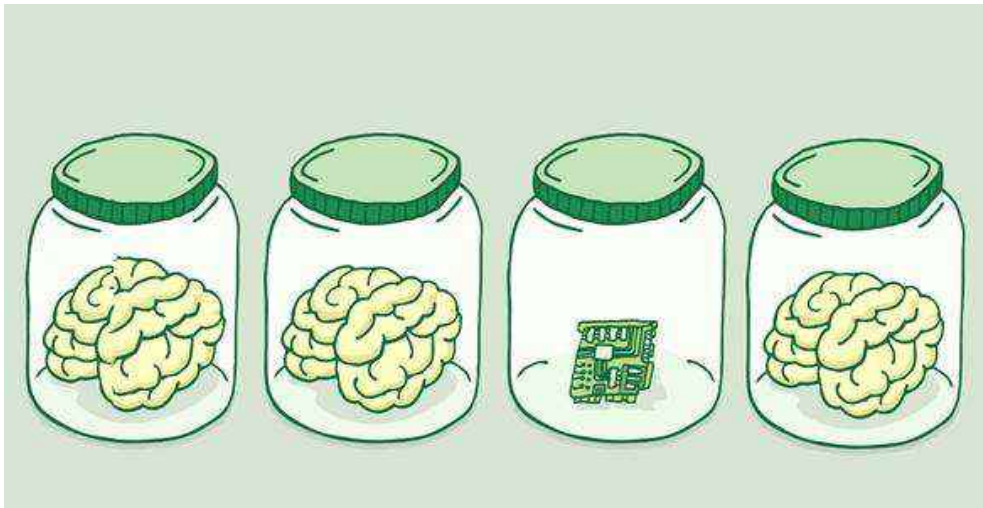
C'est seulement par ce trait que « surgit un dire », un dire nouveau, qui ne parvient pas toujours à « ex-sister au dit », qui n'y parvient que par surprise, sans l'attendre, sans le penser. Et c'est par ce biais, comme Lacan le dit, « que dans l'analyse de quiconque, aussi bête soit-il, un certain réel peut être atteint. » (p. 25). C'est de cette façon que le réel de l'inconscient peut cesser de ne pas s'écrire, et ceci d'une manière toujours contingente.

Le fantasme de la conscience

Ceci étant posé, nous pouvons dire que Lacan propose de se débarrasser de la fameuse « substance pensante » comme du fantasme de la conscience qui parcourt tout le monde *psy* et celui de la science contemporaine. Il le propose car pour lui la substance pensante est un fantasme qui se complémente sans cesse de son binaire ineffable, « la substance étendue » à partir de laquelle il croit se soutenir.

- (1) Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant. Présentation du thème du X^e congrès de l'AMP à Rio en 2016 », *Scilicet. Le corps parlant. Sur l'inconscient au XXI^e siècle*, Paris, ECF, coll. Rue Huysmans, 2015, p. 28.
- (2) Cf. *ibid.*, p. 26 : « substance pensée et substance étendue ». Cf. aussi : Guérout M., *Descartes selon l'ordre des raisons*, t. 1 chap. IV, Paris, Aubier-Montaigne, 1968.
- (3) Miller J.-A., « L'orientation Lacanienne. Choses de finesse » (2008-2009), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 20 mai 2009, inédit.
- (4) Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 24-26.

À suivre partie II dans un prochain Lacan Quotidien. [Inscrivez-vous pour le recevoir !](#)



Mémoire de fille d'Annie Ernaux

par Isabelle Rialet-Meneux

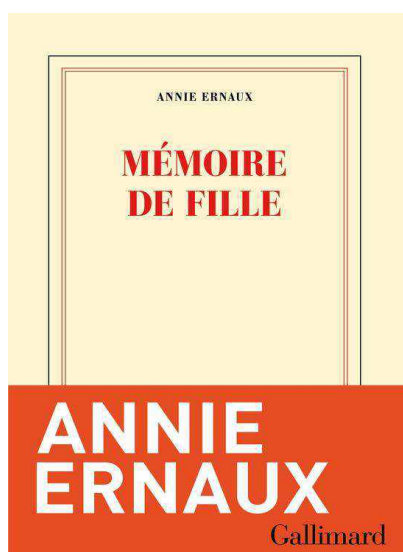
Annie Ernaux écrit la vie (1). Depuis quarante ans, nous la suivons dans cette urgence littéraire où il lui faut dégager « au couteau » (2) les événements d'une vie, ce qu'elle nomme, dans son dernier roman autobiographique *Mémoire de fille* (3), un réel. Cherchant toujours à faire coïncider l'histoire singulière d'un sujet féminin avec celle, plus universelle, des femmes d'une époque, depuis l'après-guerre à nos jours. Cette démarche a été réunie dans *Les Années* (4), dont Dominique Blanc a fait une lecture remarquable, au TNB à Rennes.

Ainsi, Annie Ernaux tente-t-elle de restituer, de circonscrire l'événement qui laisse une trace réelle dans son corps plus encore que dans son existence. Il y eut, après son premier opus *Les Armoires vides*, *La Place*, où il fut question de son père et pour lequel elle obtint le prix Renaudot en 1984. Ce roman fut suivi d'*Une femme* et de *Passion simple* qui dissèquent, au plus

près du corps féminin et de ses « humeurs », *L'Occupation* amoureuse. Puis *L'Événement* retraçait son avortement clandestin. Sans doute, retenons-nous de cette œuvre régulière et exigeante surtout le sentiment qui la fonde et que l'auteur a su si bien décrire : la honte. Honte d'être née fille dans un milieu modeste. L'écriture sans concession traque le non-dit, le secret de famille – le décès d'une sœur aînée à l'âge de six ans –, la jouissance qui excède le corps.

Dans ce récit de toute une vie, pourtant un trou, évoqué de façon elliptique dans son *Journal* : « la fille de 58 ». Exhumer cette fille et les événements de 1958 qui la firent devenir femme et donc « Autre à elle-même » devient une nécessité avant de mourir. Faire ainsi émerger l'écriture enfouie et pourtant fondatrice serait, nous dit-elle, une fois réalisé, l'aboutissement d'une vie.

Je lis Annie Ernaux depuis 30 ans ; c'est un rendez-vous attendu qui plonge le lecteur, plus souvent la lectrice, dans une sorte de familiarité avec un style, un art de faire une fiction de petits riens ou du grand tout de ce qu'est l'existence du côté femme. L'art d'accommoder les restes...



Je découvre dans ce dernier roman, *Mémoire de Fille*, qu'Annie Ernaux est aussi lacanienne ! De quoi s'agit-il ?

La fille de 58 quitte pour la première fois sa famille, innocente de tout et surtout de l'autre sexe, pour travailler comme monitrice dans une colonie de vacances à S., l'année de ses 18 ans. La jeune fille brillante, nourrie aux grands auteurs, se mue en « une putain sur les bords » après avoir consenti, dès le troisième jour, à suivre le moniteur en chef dans sa chambre où ce qui arrive – nous pensons plutôt à un viol, ce qu'Annie Ernaux ne peut énoncer ainsi – la plonge dans une déréliction qui va durer deux années.

Elle écrit : « Ni soumission, ni consentement, seulement l'effacement du réel qui fait tout juste se dire "qu'est-ce qui m'arrive" ou "c'est à moi que ça arrive" sauf qu'il n'y a plus de moi en cette circonstance, ou ce n'est plus le même déjà. Il n'y a plus que l'Autre, maître de la situation, des gestes, du moment qui suit, qu'il est seul à connaître. Puis l'Autre s'en va, vous avez cessé de plaire, il ne vous trouve plus d'intérêt. Il vous abandonne avec le réel, par exemple une culotte souillée. » (5)

L'écriture s'enhardit (6) à la manière d'une Christine Angot pour circonscrire ce réel de l'acte sexuel où il n'y a plus de pensée, plus de mots, plus de corps... Elle nomme avec exactitude en quoi, comme le soulignait Pierre Naveau (7), l'hystérique travaille à la jouissance de son partenaire, faisant fi de son propre désir.

De cette rencontre avec le sexuel et de son lâchage simultané, la fille de 58 répond par le symptôme boulimie/aménorrhée qui durera deux ans. Obsession de la nourriture, de la privation pour combler le vide laissé en elle : « Depuis H il lui faut un corps d'homme contre elle, des mains, un sexe dressé. L'érection consolatrice » (8), indifférente aux sarcasmes que lui vaut sa mauvaise réputation dans la colonie.

La lecture du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, puis son engagement dans des études de philosophies ouvrant au gai savoir, permettront à la fille de 58 de mettre des mots sur cette dépossession de son corps de femme et d'en apercevoir un au-delà.

Dans ce dernier ouvrage, Annie Ernaux fait de l'événement tu, qui jusqu'alors trouait son œuvre, la causalité du fait qu'elle « a commencé à faire (d'elle) un être littéraire, quelqu'un qui vit les choses comme si elles devraient être écrites un jour » (9)... « Car c'est l'absence de sens de ce que l'on vit au moment où on le vit qui multiplie les possibilités d'écriture » (10).

1 : Cf. Ernaux A., *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, Coll. Quarto, 2011.

2 : Ernaux A., *L'écriture comme un couteau*, entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet, Paris, Folio n° 5304.

3 : Ernaux A., *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016.

4 : Ernaux A., *Les années*, Paris, Gallimard, 2008.

5 : Ernaux A., *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016, p. 11.

6 : Entretien avec Claire Devarrieux, « L'écriture une aventure de l'être », *Libération*, 2-3 avril 2016.

7 : Naveau P., *Ce qui de la rencontre s'écrit*, Paris, Éd. Michèle, Coll. Je est un autre, 2014, p. 112.

8 : Ernaux A., *Mémoire de fille*, *op. cit.*, p. 60.

9 : *Ibid.*, p. 143.

10 : *Ibid.*, p. 151.

Terres d'exil **À la Maison Européenne de la Photographie** **par Luc Garcia**



Ismeta Armetovich, 21 ans, avec ses filles, Elisabeth et Rabia. Gerland, France, 2004. © Jean-François Joly

Il est arrivé qu'un homme politique en campagne ayant pignon sur plateaux de télévision et autres scènes publiques prononce de ces mots dont on aurait pu attendre qu'ils produisent un certain malaise dans l'assistance. Mais non. C'est passé, et l'on n'a pas pris assez le temps de considérer ce qui était passé, lorsqu'un candidat, à l'époque dit tel, énonça gravement que son ennemi n'avait pas de visage ; il ajouta que c'était la finance. La phrase exacte ou à moitié déformée, peu importe, fit le tour du pays, et fut surtout – c'est un comble – consacrée comme une marque d'espérance. Pour qui ? Pour quoi ?

Il n'est pas utile de trop forcer la compréhension pour sentir qu'un tel propos ne sent pas bon. On me dira que j'exagère tant l'opinion s'est employée à faire de ce sans visage une métaphore de la solitude du futur grand homme, alors qu'il désamorçait peut-être de la sorte une forme de lâcheté habillée d'impuissance.

Restait le couple, démoniaque du sans visage et de la finance, pour faire peur. Il est aussi fait pour faire croire que ne pas s'occuper de finance est une condition pour avoir un visage. Comme c'est piquant, et combien plus piquant encore d'apprendre à quelle condition on se verrait décerner un visage par ce candidat. Chacun a tout de suite pensé qu'il suffisait de vivre d'amour et d'eau fraîche pour avoir un visage (l'intendance suivrait). Mais nous n'y sommes pas encore : la formule réduite à son noyau est hypocrite, elle ment en insinuant qu'un visage ne saurait être marchand. On aurait pu essayer de traverser le désert sans eau, et en rester là.

Non, car le candidat parlait de son ennemi.

Son ennemi, le « sans visage », était son ennemi personnel.

Dès lors, le soupçon n'allait-il pas porter sur chaque visage, de nourrir un lien coupable avec le sans visage de la finance ? Dans ce cas, n'est-ce pas le visage lui-même qui deviendrait l'ennemi potentiel de tout le monde une fois le président élu ? L'opération serait bouclée, la formule disant obscurément que le candidat devenu président inviterait chacun à rentrer chez lui pour préserver son visage, à le cacher, et partant, à autoriser chacun à prendre tout le monde pour un visage ennemi. Comme l'adage le dit : vivons heureux, vivons cachés. Surtout s'il s'agit de traverser le désert sans rien à boire.

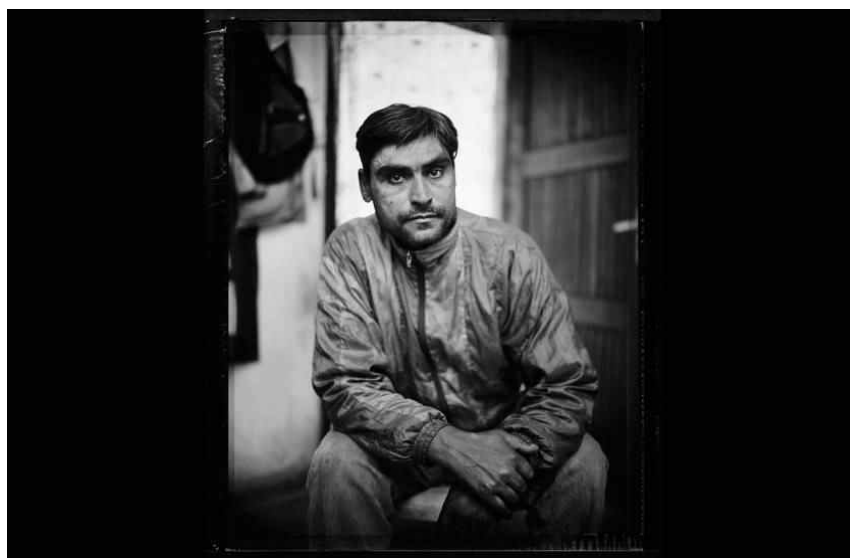
Et là, nous avons vu les mines préfectorales s'allonger lorsqu'il a fallu loger deux ou trois familles qui n'avaient pas un sou, pas un rond, rien, qui fuyaient leur pays, leur guerre, leurs biens, leur histoire, etc., et qui, pour certaines, arrivaient en France. On n'a pas assez rappelé alors, qu'à l'occasion de la dite « crise des migrants », la France n'était pas le pays le plus choisi. Pas très glamour non plus, ces quotas entre pays européens. La finance sans visage encore ? Il a bon dos ce maquillage maladroit d'une barque vide qui stationne dans la cour de l'Élysée, et de laquelle un Président descend de temps en temps sous un parapluie.

Reprenons : des visages, de la pauvreté, et l'Europe.

Ces termes-là étaient en sommeil, jusqu'à l'exposition d'un photographe à la Maison Européenne de la Photographie, Jean-François Joly : « Terres d'exil ». En langage technique, cette exposition interroge la condition des Roms en Roumanie, au Kosovo, en France et en Macédoine. Lorsqu'on en franchit les portes, on tombe sur une suite de portraits.

Des visages ; multiples visages. Ces photographies, ces graphies de noirs et de blancs qui composent des visages viennent porter le coup de grâce : chacune, chacun, chaque adulte chaque enfant vient sommer chacun d'être concerné par ceci que ces visages rencontrent des ennemis, et qu'ils doivent s'occuper toute la journée de leurs finances. Joly pose un acte qui n'est pas rien dans une époque où l'on aime la photographie spontanée, celle qui ne pose pas : il rencontre des Roms, il parle avec eux, il revient, il repart, il revient encore, et il trace au moyen de l'image un contour, des lignes, des traits, lettres d'une rencontre engagée, non par notre regard, mais par leurs présences, et les présences de ces rencontres. Vous craignez d'être voyeur en allant voir des photographies de Roms ? C'est vous qui êtes regardé.

On pourrait dire encore, ils vous traversent. Ils savent cela, traverser avec style, avec force. En ceci Joly ne les fait pas poser : il s'adresse à eux. L'image écrit quelque chose de leur conversation.



Mefail Asanovski, 42 ans, Macédoine. © Jean-François Joly

Il y a de la tristesse parfois, qui n'est pas pathétique, comme une tristesse des songes qui trouvent ici leurs mots au sens de motus, et surtout, il y a ces regards qui ne regardent pas l'objectif, mais l'horizon. L'horizon ? Qu'est-ce à dire ? Il y a les images-portraits, et aussi les récits tissés de paroles d'ici et d'ailleurs, qui passent de bouche à oreille et créent un écart, un autre espace. Car Jean-François Joly écrit, et présente son travail de manière précise et sobre, décrivant la rencontre, ce qui s'y est déposé et parfois ce qui s'en dégage, poursuivant dans ces phrases qui ne polémiquent pas. Il crée et ouvre ainsi pour chacun un dictionnaire des images, il construit un temps immédiat et à la fois déplié sur plusieurs années de ces rencontres qu'il a construites.

On songe à Yalta en hiver, à ces autres portraits de ceux-là qui découpaient l'Europe et dont nous sommes les enfants parfois perdus, et comptables pour toujours. Il y a encore ces fraternités d'un instant où chaque regard porte une immensité qui vient casser qu'il n'y a pas, qu'il n'y aura pas, qu'il n'y a jamais eu, de sens commun du regard.

Des *graphies-contre*, c'est ce que propose Jean-François Joly. Contre les idées reçues, évidemment, *contre* dans l'idée de l'aide-contre : on part ailleurs, parce que ce n'est pas autrement que ça se passe, et ça vous revient par une lettre dont vous ignoriez jusqu'à l'existence même. Joly a pris au sérieux qu'il y aurait bien quelque chose à en dire, de ces voyageurs aux places absentes.

Jean-François Joly

Terres d'exil

Maison européenne de la photographie – Renseignements : [ici](#)

Jusqu'au 6 juin 2016

5/7 rue de Fourcy - 75 004 Paris

Retrouver l'actualité de l'auteur : <http://jfyoly.com/>



Carol Czanca, 43 ans, et Katalin Otvos, 41 ans. Cluj-Napoca, Roumanie. © Jean-François Joly

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#)

diffusion [éric zuliani](#)

designers [viktor&william francoizel](#) vwfcbzl@gmail.com

technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)

médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.